

Père André Roberti

Prêtre, Jésuite, fondateur du « Toit » et de « L'Arche en Belgique »,

Ecrivain.

Entretien réalisé le 5 mars 2005 à son domicile, Bruxelles.

Père André Roberti :

D'abord, et avant toute réflexion, j'aurais cette réaction sur le mot *séparation*...

On entend un couple qui se sépare, c'est l'idée pour moi d'une certaine souffrance parce que la *séparation* fait mal. Mais de suite, la *séparation* aurait, ce que j'appellerais, sa deuxième nature : *séparation* appelle communion. C'est un peu pour moi la même réalité de relation entre les hommes qui tantôt est faite de *séparation*, et tantôt est faite de communion. Toute *séparation* suppose une communion, et comme l'on pourrait dire : toute communion suppose un certain degré de *séparation*. Les deux sont intimement liées. De même que l'idée de *séparation* pourrait se comprendre au regard d'un idéal de communion.

Dans le mariage, il n'y a de vraies communion entre deux êtres que s'il y a des temps, des moments, des chemins qui sont dans l'ordre d'une certaine *séparation*. Tout couple demande à se séparer pour s'aimer plus. Se séparer notamment de l'aspect de sécurité que me donne cette vie à deux. Cette *séparation* est une souffrance, mais elle est aussi un chemin – autre et auquel nous n'avons pas été habitué. Je crois que l'on a tort de toujours prendre « *séparation* » comme rupture. La *séparation* fait également naître et grandir, une rencontre plus complexe doit naître d'elle, une joie et une rencontre plus profondes. Mais tout ça fait mal... Je pense toujours aux prisonniers, l'idée même du prisonnier, c'est l'être

qui est séparé, rejeté, condamné. Un prisonnier, c'est le témoin de la *séparation* dans son aspect douloureux, car le drame de sa vie, c'est d'être toujours condamné, et pratiquement jamais sauvé. Je prie beaucoup pour les prisonniers, c'est très facile, il y en a partout dans le monde ! J'irais jusqu'à dire que chaque prière que je fais, et encore ce matin à la messe, s'adresse à des prisonniers même si je ne le dis pas toujours.

Christophe Schaeffer :

Toute séparation est donc une souffrance ?

Toute *séparation* passe par une souffrance. C'est plus juste de le dire comme ça. Elle a un aspect de souffrance. C'est évident. Un couple qui se sépare, des parents qui se séparent, des enfants séparés parce que le papa est mort... C'est une souffrance ! Il faut maintenant redécouvrir comment cette souffrance peut devenir *rencontre*.

Rencontre, c'est-à-dire communion ?

Oui. Pour moi la communion, c'est la *rencontre* dans toute sa beauté.

Parlons alors de la « rencontre »...

Je l'ai encore dit ce matin à la messe. Au fond, Dieu a créé l'homme pour qu'il se rencontre. Mais toute rencontre fondamentalement est difficile. Un enfant, c'est le fruit de notre amour, c'est toi et c'est moi ensemble... Mais on voudrait tant qu'il soit comme je suis : « Tiens, il ressemble à maman, c'est son côté maman ! ». C'est un côté qui fait souffrir et en même temps qui fait du bien. On ne peut s'aimer pourtant que quand on s'accepte différent. L'idée de vouloir « faire comme tout le monde », c'est tuer, et en même temps, c'est guider. Pour autant, il n'y a pas de vraies communions, de vraies rencontres, s'il n'y a pas une vraie situation de différence. Au fond, le mot *séparation* s'accroche très vite avec le mot différence.

***Cette séparation, ou cette situation de différence, d'où vient-elle ?
Comment la comprendre ?***

Dès l'origine de l'homme, il y a *séparation*. À la naissance, l'enfant se sépare de la mère... Il n'est pas expulsé, mais enfin, un peu « arraché ». Pour elle et pour lui, c'est un drame. (*silence*)

Au fond toute *séparation* agresse.

Quand la maman met au monde son enfant, elle le quitte en sang. Je n'ai pas vécu cette expérience, mais enfin, je crois que c'est un peu ça quand même...

Quand on parle de séparation et d'origine, je pense aux mythes cosmogoniques du monde entier, avec cette idée de paradis perdu pour lequel l'homme ne cesse de vouloir retrouver l'Un, l'Absolu, le temps d'avant la perte, c'est-à-dire avant le temps de la séparation.

Je me pose alors la question de savoir si Dieu vient à l'idée depuis cette séparation première. Mais quelle serait finalement la nature du lien que nous entretenons avec lui ?

Parce que Dieu est le chemin. (*silence*)

Je crois que (*grande respiration*)... qu'il est à l'origine de tout, de mon être, de la vie et donc il est avant tout avec moi. Ça c'est premier. Je disais que c'était une communion, mais en même temps, ce mot a été trop employé. Sa connotation eucharistique est trop forte. Je dirais finalement (*silence*) « Être avec ».

C'est un peu finalement le secret de la vocation dans l'Arche¹ : Être avec la personne handicapée. Être avec le malade... Je suis sûr de ne pas me tromper quand je suis avec eux.

¹ En août 1964, Jean VANIER, propose à Raphaël SIMI et Philippe SEUX, deux hommes avec un handicap mental, de venir vivre avec lui dans une vieille maison du village français de Trosly-Breuil (Oise). Il nomme la maison "L'Arche", d'après l'arche de Noé, et y accueille non seulement des hommes et des femmes avec un handicap mental, mais aussi les "assistants-éducateurs" qui viendront vivre et travailler avec eux.

Depuis, "L'Arche" s'est développée pour devenir la Fédération Internationale des Communautés de "L'Arche", qui compte aujourd'hui plus de 100 communautés réparties sur les 5 continents, dans quelque 30 pays.

À BRUXELLES, en 1971, le Père André ROBERTI, ouvre "Le Toit", un lieu d'accueil, de rencontre et de partage, ouvert à tous : personnes avec un handicap, étrangers, personnes âgées...

Pourquoi ?

(*silence*) Parce que je dirais, excuse-moi, mais c'est là qu'est Dieu !
Quand tantôt je voyais un Père chez moi, ² qui voulait qu'on expulse de cette maison un autre Père parce qu'il perd un peu la tête, je trouve que c'est triste. Je trouve très triste que pratiquement aucun Père de ma maison ne disent : « je vais rester près de lui, ou bien je sors avec lui... »

Si je vous comprends : être dans la communion avec Dieu, c'est « être avec », et « être avec », c'est finalement d'abord reconnaître la différence. C'est pour cette raison que Dieu est « là » avec les handicapés parce qu'on est dans la vraie différence...

Oui. Parce que notre Dieu, et c'est ça notre foi chrétienne, nous a révélé que son vrai moi, ce n'était pas la puissance mais la faiblesse. Dieu est faible. (*silence*)

Moi ce qui est le secret de ma vie, c'est la personne. Dieu est une personne qui aime une personne. Je n'ai qu'une chose à dire, c'est qu'il m'aime. Ce qui est premier, c'est aimer. Et je peux le partager. Si je suis devant une maman qui perd son enfant, devant une famille blessée, abîmée comme on en voit, je n'ai pas deux paroles, je n'ai qu'une seule parole à prononcer : Il pleure. Notre Dieu est un Dieu qui pleure.

Mais comment expliquez-vous le sentiment religieux ? Aussi loin que l'on puisse remonter dans le temps, que les documents nous le permettent, on s'aperçoit que la conscience humaine est d'abord une conscience du religieux. À l'époque d'une humanité primitive, le religieux, qui est n'est autre que la manifestation du sacré, apparaît effectivement constitutif de la conscience. À ce point même que l'on pourrait se demander si conscience et sacré ne signifient pas la même chose... Comment comprenez-vous ce lien ?

Deux ans plus tard, la rencontre avec Jean VANIER l'amène à rattacher "Le Toit" à "L'Arche": l'association sans but lucratif "L'Arche en Belgique" – De Ark in België" est fondée.

² « Maison Saint-Claude la Colombière » à Bruxelles où le Père André Roberti a été nommé « supérieur » depuis le 31 juillet 2000.

Mais comment définit-on la conscience ? La conscience, c'est être présent à soi-même. Le sentiment religieux est une prise de conscience à travers moi et au-delà de moi. On respecte vraiment l'homme quand on est pleinement conscient de ce qu'il est. Moi dans ce que je suis, toi dans ce que tu es. Cette relation, c'est la religion.

Je trouve que l'on pense trop religion comme « en dehors » de moi. Alors que le vrai sentiment religieux, c'est Dieu en moi.

Notre erreur, peut-être, c'est que nous pensons toujours qu'il faut aller vers la religion. Je dois me faire baptiser, je dois faire ma communion, etc. Personnellement, je pense que ce n'est pas nécessaire. Existant nous sommes religieux. Et pourquoi sommes-nous religieux ? Parce que nous sommes une personne. Et comment sommes-nous cette personne ? Parce que Dieu m'a fait personne, et qu'il m'appelle à être père d'enfants qui sont des personnes, et moi à être Père de ceux que je fréquente comme des personnes. De ce point de vue, il n'y a aucun être au monde que je rejette, même s'il a tué père et mère.

Vous ne rejetez personne, mais je me pose justement la question de savoir pourquoi notre société aujourd'hui rejette Dieu. Est-ce qu'on peut faire un lien entre cette peur de la différence et l'athéisme croissant des sociétés modernes ? Il y a de plus en plus de gens qui ne croient plus en Dieu. Qu'est-ce que ça veut dire aujourd'hui « ne plus croire en Dieu » ? Est-on séparé de Dieu ? Le philosophe Emmanuel Lévinas pense cette séparation de façon positive : l'athéisme est effectivement pensé comme une séparation complète où l'être séparé, c'est-à-dire l'être humain, se maintient tout seul dans l'existence. Cette séparation réalise les conditions d'une vie pleine et heureuse, « jouissance de soi » dit Lévinas. Autrement dit, cet athéisme signifie ici que l'on a pas besoin d'un Dieu pour vivre, Dieu n'est pas un besoin pour l'âme humaine, car la Création a fait de nous des êtres autonomes, capable de jouissance et de bonheur. On comprend que cet athéisme n'est absolument pas l'athéisme traditionnel qui refuse tout Dieu à l'origine de l'existence humaine. Chez Lévinas, il y a bien Création divine, mais cette Création est radicalement séparée de ce que nous vivons dans ce monde, ici et maintenant. Si la pensée de Dieu vient à l'idée, ce n'est pas par nécessité ou par manque de quelque

chose, mais par un Désir métaphysique ou trace de l'infini révélée dans le face à face avec le prochain...

Je crois que l'on n'est pas séparé de Dieu. Je peux peut-être vivre une *séparation*, souffrir de ne pas le comprendre et de ne pas le connaître. À ce niveau, je comprends que l'on vive d'ailleurs un certain drame, le contraire d'une plénitude. Car je crois que nous regardons trop la réalité de Dieu avec des limites. Mais c'est une plénitude dans laquelle je n'entre pas non plus. Car si j'étais vraiment conscient de ce que je dis, je vivrais bien mieux, plus saintement. La plénitude n'est pas de l'ordre d'un pouvoir, mais de l'ordre d'un amour. (*silence*)

Je pense aussi que cet athéisme est un bon athéisme, car c'est un athéisme qui permet de quitter les sécurités que l'on se donne. On a tous besoins de sécurité. Et plus la population est pauvre, plus elle a besoin de sécurité. C'est tellement vrai que si l'on ne sécurise pas des pays très pauvres, ils vont voir Dieu dans un tonnerre ou encore dans tous les drames. Or Dieu n'est pas ici. Mais eux le voient comme tel, parce qu'ils n'ont pas le minimum de sécurité.

Nous sommes dans une société qui apparemment quitte une certaine foi pour entrer dans la vraie foi.

De quelle « vraie » foi parlez-vous ?

La vraie foi, c'est le Dieu même. C'est ça la vraie foi ! Je ne le connais pas, et pourtant je lui fais confiance. Ce qui est premier, ce n'est pas moi qui pense Dieu, mais lui qui est. Fondamentalement, comment Dieu a-t-il permis que le mal existe ? C'est la grande question. Seulement, l'erreur provient d'une pensée humaine qui ferait de Dieu ce tout-puissant empêchant les cataclysmes, or la puissance de Dieu n'est pas dans ce qu'il peut faire, ni dans ce qu'il va faire, mais dans ce qu'il est. Dieu aime, c'est ça qui est premier. Il a créé l'homme, capable de faire mal, capable de détruire, capable même de le détruire. Pourquoi ? Parce qu'il aime. Ce n'est sans doute pas un but de « jeter » Dieu par la fenêtre, mais ça peut être un chemin. Et Dieu nous aide jusque-là. Dieu a tellement aimé l'homme qu'il l'a créé libre. Et donc libre de lui dire « m... ». Mon Dieu, je t'aime, je suis libre, eh bien CRAC, je fais et je te dis ça !

Je m'emporte, mais tout cela est profondément vrai.

Au fond, l'athéisme, ce serait la liberté que nous donne Dieu...

Oui. Mais le danger, c'est que la personne se mette à la place de Dieu. L'athéisme est sain dans la mesure où il nous fait prendre le chemin de Dieu, et non qu'il supprime Dieu en nous substituant à lui.

C'est quand même un peu ce qui se passe aujourd'hui ?

Oui. Oui. *(souffle profond)*

Tu vois l'homme n'aime pas l'idée de sa filiation avec Dieu parce qu'il a l'impression de diminuer sa vie, ce qu'il est. Alors je pense qu'au contraire tu te grandis comme tu es en étant fils de Dieu. Chaque fois que l'on rejette Dieu, et je peux le comprendre, c'est que notre compréhension est mauvaise.

Pourquoi ? Est-ce que ça tient toujours à cette peur de la différence, au refus de l'altérité, de l'autre homme ?

Oui, tout est là, c'est important : *(voix chuchotante)* C'est la personne... Tout est là. Tes deux enfants qui étaient là tantôt sont deux personnes. Ce n'est pas la question qu'ils soient sages ou pas, ou qu'ils aient bien répondu ou non. L'important, c'est qu'ils étaient deux personnes, deux êtres différents. Ils doivent apprendre à vivre ensemble, à grandir, à s'accepter. Tout le secret de la Création, c'est que Dieu a créé des personnes, et nous autres, nous avons fait un Dieu qui crée des soldats de plomb. Celui-là ne m'obéit pas, il ne marche pas dans mon chemin, je le tue !

Qui dit ça ?

Les gens disent ça. Ils voient Dieu comme un créateur de soldats de plomb !

Mais nous devons quitter la représentation de ce Dieu tout-puissant pour entrer dans un Dieu amoureux, qui n'a pas d'autre amour que d'être deux.

Qui aime-t-il ce Dieu amoureux ? Chaque personne... Chaque personne (*il le redit avec le ton mystérieux d'une voix chuchotante*) est aimée par lui. Et dans chaque personne, il s'arrête, et dans chaque personne, il regarde, et dans chaque personne, il chemine... Et je pense ici que nous arrivons au secret de toute une vérité : Dieu est personne. Dieu a créé l'homme comme une personne parce qu'il est lui-même une personne.

Je reste persuadé, et que Dieu m'éclaire si je me trompe, ce qui est premier, c'est la personne. Dieu est avant tout personne. Notre foi chrétienne nous a fait croire qu'il était seul, mais ça n'a pas de sens une personne seule...

Le langage parle à travers nous et dit parfois plus que ce que nous voulons dire : « Dieu est personne », cela veut dire qu'il est quelqu'un et, à la fois, il est personne...

Et justement, s'il est personne, c'est pour entrer en relation avec la personne ! La personne comme telle n'existe pas. La personne, c'est personne ! Mais toi, ton enfant, moi, nous existons en tant que personne parce que nous avons des relations. Sans cette condition, il n'y aurait personne. Et je dirais même, quitte à aller trop loin, que Dieu n'est pas tout seul parce qu'il est en relation. (*silence*)

Oui, le mot *relation* me semble juste, c'est un mot qui n'est pas encore venu dans notre discussion. Face à celui de *séparation*, j'ai réagi spontanément avec le mot *communion*, mais je corrigerais maintenant, d'abord parce que, comme je l'ai déjà dit, la communion fait trop écho à l'équivoque chrétienne et à une dimension prophétique. Oui, le mot *relation* me semble plus juste. Car la vraie personne, c'est la relation. Tout est dans la relation, la relation du Père du Fils, et de l'Esprit.

Comment expliquer aujourd'hui les relations difficiles entre les personnes, on voudrait être, vivre ensemble, on pense mondialement notre avenir, mais en fait on s'aperçoit que les personnes sont très peu ensemble, très peu dans la relation.

C'est le drame.

Alors qu'est-ce qu'on peut dire et faire ? Beaucoup de personnes vivent un état de séparation. Beaucoup de personnes ne parviennent plus à vivre une vie à deux, le nombre de divorces, de séparations conjugales témoignent de cette difficulté. Beaucoup de personnes se confrontent à une situation de précarité, que cette précarité se situe sur le plan social, économique, psychologique, les trois étant bien évidemment liés. Ces personnes se retrouvent souvent seules, et vivent un sentiment de séparation très négatif. Parler de relation, c'est bien, mais comment faire en sorte que ce que vous dites puisse devenir une parole d'espoir pour ceux qui vivent cette situation et pour tous ceux qui, sans nécessairement souffrir sur le plan matériel, souffrent de ne pas trouver de sens à leur vie ? Comment comprendre aujourd'hui ce vaste chantier humain de la séparation et de la déconstruction où les personnes et les idées semblent se retrouver comme autant de pièces détachées ? Où se trouve le lien ?

Ce Dieu qui est blessé d'être lui-même doit arriver à une relation...

Mais je crois quand même que tu arrives dans un grand mystère. Ma foi (*silence*) : c'est être finalement le Christ en croix.

Qu'est-ce que ça veut dire être « le Christ en croix » ?

L'amour jusque-là. (*silence*) L'amour jusqu'à se trouver crucifier sur la croix pour sauver... Ce matin, pendant la messe, j'entendais cette phrase « Il a donné sa vie », « Ayant aimé les siens, il les aima jusqu'au bout ». Un autre texte m'est venu : « Et le Christ, pour les aimer jusqu'au bout, est mort sur la croix ». Le Christ a aimé jusque-là, pour ne rien rater de sa relation avec nous. Il ne voulait pas qu'à un moment donné, nous puissions dire et vivre : « Tu es Dieu, et moi je suis le pauvre type ! » Non, il voulait à tout prix que ce chemin qu'est le chemin des personnes - Dieu Père Fils - se réalise en nous-mêmes. C'est cette prise de conscience qu'il a fait surgir en nous. C'est terrible et les gens ont peur de ça : « Ayant aimé les siens, il les aima jusqu'au bout. » Ils ne comprennent pas cette mort sur la croix. Tu comprends. Là nous quittons les paroles, nous entrons dans le sang.

Pourquoi l'amour devrait-il aller jusqu'à cette mort ? Pourquoi l'amour doit-il passer par cette mort ?

Pour sauver l'amour ! Il n'y a pas d'amour vrai pour lequel, jusqu'à un certain point, il n'y a pas de sang versé. C'est difficile à dire. Je ne sais pas comment le dire à mes vieux Pères.

Mais je me pose cette question : Si l'amour est l'origine de tout, comme vous semblez le penser, pourquoi cet amour est-il si difficile à trouver ? Cherchons-nous tellement mal ? Ou se cache-t-il tellement bien ?

Certains diront que l'amour n'est jamais là parce qu'il m'échappe. Et c'est important qu'il m'échappe. S'il ne m'échappait pas, quelque chose en lui serait tué. Mais en même temps, l'amour est tout le temps fondamentalement là. Un peu, je dirais, comme le vécu d'un vrai amour que l'on vit avec un être, un enfant : la mort ne l'arrête pas. Oui, il y a des moments de *séparation* qui font mal, mais la mort n'arrête pas l'amour. Je crois que c'est peut-être ça que l'on doit dire aujourd'hui, au moment où tous ces cimetières nous rappellent nos morts comme ceux que l'on quitte pour toujours. Le jour où le mort ne sera plus pour toi mort au cimetière, mais vivant en toi, car l'être aimé vit toujours, aimé et aimant, nous serons alors à la hauteur des morts. Je trouve aujourd'hui honnêtement que l'église n'est pas à la hauteur des morts. (*silence*)

La vraie mort reste la mort, elle demeure un mystère. La mort est une *séparation* entre deux personnes. Mais il faut redécouvrir que ce n'est pas une *séparation*, c'est un autre chemin, une autre façon d'être ensemble.

La résurrection de Jésus, c'est la vie qui continue toujours, mais autrement. Et elle passe par une *séparation*.

La résurrection de Jésus dit que c'est la vie qui passe avant tout autre chose que la mort ?

Au fond que la mort est une expression de la vie...

Pensez-vous comme ce philosophe allemand du XXe siècle qui dit ceci : « Aussitôt qu'un homme vient à la vie, il est déjà assez vieux pour mourir ». Naît-on pour mourir ou pour vivre ? Etre-pour-la-mort ou Etre-pour-la-vie ?

On naît pour vivre ! Mais la plus belle façon de vivre, c'est de mourir... « Puisque ayant aimé les siens, il les aima jusqu'au bout »... Et il meurt. C'est vrai, je dirais comme une maman, « Je voudrais donner ma vie pour que mon enfant soit guéri ». Mais il faut découvrir en effet que ce chemin de mort, où nous pleurons, est un chemin de vie. L'amour, c'est une certaine mort à soi-même. Quand je dis « toi » d'abord, je suis plus heureux. Je suis plus heureux que tu manges ce gâteau, que moi de le manger. Parce que je t'aime.

Aimer, c'est me perdre moi-même. Et là où il y a une recherche de religion, Dieu aime. Comprends-tu à quel point on a abîmé notre philosophie en présentant ce Dieu Tout-puissant, alors que le secret de sa puissance est sa faiblesse...

Aujourd'hui, on vit une époque où beaucoup de personnes quittent l'Eglise qui, dans bien des cas, n'a pas su se rendre à la vie, et s'est peut-être rendue à la mort dans le fait notamment de ne pas s'être ouverte à la différence... Comment parler à ces personnes, comment faire comprendre que l'Eglise dont vous parlez, ce n'est pas seulement un problème d'institution religieuse, de théologie, que c'est d'abord une question de rencontre, que c'est au fond une question de différence ?

Quand je lis tous les textes qu'on écrit sur nous dans cette maison où je vis actuellement, nous apparaissions comme des gens en fin de vie, qui ne doivent plus penser à leur passé, si ce n'est pour remercier Dieu ou pour demander pardon. On nous dit « Vous devez être priant, prier pour la compagnie et pour l'Eglise », mais moi je prie d'abord pour le monde ! Je n'ai aucune envie de prier pour nous autres. Toi comme père de famille, tu dois d'abord prier pour tes enfants. Et ce n'est pas un devoir, c'est inscrit dans ton être. Moi, j'ai renoncé à avoir des enfants pour prier pour le monde, pour tous. Je suis triste que notre maison ne soit pas une maison qui rayonne la joie. Les Pères avec qui je vis sont

beaux, tous plus saints que moi, mais ils n'ont pas la joie des conversations comme la nôtre. Certains ne sont plus en état à cause de leur grand âge. Mais chacun des Pères est ici une personne. Et souvent l'un d'eux a besoin que je lui touche la main. Je la lui donne à la messe, avec le regard. J'ai comme besoin de perdre un peu de temps avec lui. C'est Lui qui me révèle à moi-même. Je ne suis pas enfant de Dieu plein de grâce et de force, je suis un pauvre qui partage ce que j'ai reçu, non pas comme étant mieux que toi, mais comme retrouvant ce que tu es. Tous nos efforts d'apostolat échouent tant qu'on ne reconnaît pas qui tu es.

Vous dites « C'est Lui qui me révèle à moi-même », Dieu se trouve-t-il finalement dans ce regard ? Emmanuel Lévinas pense que le visage de l'autre est une révélation au sens d'une épiphanie surprenant celui qui le regarde. Il voit dans la vulnérabilité du visage le sens d'une responsabilité infinie du moi envers l'autre. C'est une expérience de l'infini, l'expérience par excellence qui dépasse les pouvoirs du sujet. C'est aussi un consentement à la sainteté où « Dieu vient à l'idée dans le face à face avec le prochain ». Qu'en pensez-vous ?

Oui. Chacun est habité par Dieu, chacun est comme possédé par Dieu. Nous pensons et nous vivons à côté des vraies réalités de ce monde, car ce qu'il nous reste à découvrir, c'est l'autre comme la seule et vraie réalité : cet enfant qui traverse l'église pour venir m'embrasser...
(silence)

À sa venue, je souris d'abord. Tant de prêtres ne sourient pas.

Vois-tu, la beauté du sourire, regarde-le sur le visage de tes enfants, ce n'est pas un signe que l'on fait pour soi, c'est comme une source, comme un soleil qui perce les nuages. Le sourire, c'est toujours au-delà de soi-même, vers les autres.

Le sourire prend visage d'enfant et aussi de vieillard dont l'éprouvante carrière se termine souvent par un sourire. Le sourire n'est pas ce que l'on invente, ce n'est pas ce que l'on achète. C'est ce que l'on reçoit et c'est ce que l'on donne.

Heureux l'enfant qui grandit sous le sourire de ceux qui l'aiment. Heureux est le vieillard qui s'en va, entouré du sourire de ceux qui

l'entourent et viennent chercher chez lui, ce qu'ils ne peuvent retrouver chez eux.

Le sourire est toujours échange et communion et c'est finalement le cœur même de toute communication. On ne peut pas sourire sans le donner et le recevoir. Le sourire, c'est finalement ce pourquoi l'homme est fait et ce par quoi l'homme vit. C'est l'air que l'on respire et c'est aussi le chemin que l'on parcourt. C'est la fleur que l'on cueille et c'est le fruit que l'on ramasse pour le porter à l'autre. (*silence*)

Le sourire est peut-être ce qu'il y a de plus humain dans l'homme. Il n'a rien à voir avec la puissance ou la force, mais il est toujours dans la fragilité. On n'a jamais vu un tyran sourire, mais on a vu souvent un enfant répondant au sourire.

En voyant notre journée, arrêtons-nous parfois pour chercher où et quand et à qui nous avons souri. Nous serons étonnés de voir combien cette denrée est économiquement échangée et reçue. Le sourire devient tellement plus de la faiblesse que de la force.

À vous entendre, le sourire, ce serait un peu la signature d'une vie faite de relations... Et quand nos lèvres s'arquent vers le haut, illuminant tout notre visage, est-ce peut-être pour rejoindre une certaine grandeur ?

C'est finalement peut-être vrai, c'est au début de la vie que l'on doit sourire et être entouré par les sourires. C'est aussi à la fin de sa vie, que l'on doit, en tâchant de sortir de soi pour aller vers l'essentiel, vers l'autre, donner à ceux ou à celles qui sont là, ce je ne sais quoi de plus grand que nous et qui finalement est le sourire.

Le sourire est toujours un cadeau que l'on reçoit, que l'on donne et que l'on échange. Il ne peut pas être une possession dans une bibliothèque, ni une porcelaine dans un musée, il est dans la tasse de thé que l'on échange, dans le livre que l'on se prête, dans l'attention à l'autre que l'on tâche d'avoir.

Oui, il faut vraiment découvrir le secret du sourire, non pas pour en faire un commerce ou une industrie, mais pour savoir remercier ceux qui le font naître en nous. Vous laisser regarder par le soleil qui vous reconforte, par l'ami qui vous partage le meilleur de lui-même. Sourire,

amitié, partage et échange, finalement tout est de Dieu, vient de Lui et va vers les autres.

Le sourire, c'est toujours quelque chose qui vient de Dieu et finalement ce n'est pas une chose, c'est Dieu, à travers l'homme ou à travers lui qui s'exprime ou se donne. Il n'y a pas de sourire autre que cet échange qui vient de Lui. (*silence*)

Le sourire, dit Dieu, ce n'est pas vraiment rire, c'est une façon d'être. Bien plus qu'un visage froncé ou que des pommettes écartées, c'est toujours la pensée et le regard d'un autre qui nous invite à le goûter et à le découvrir. Il n'y a pas de création de Dieu, qui ne soit marquée par le sourire. Même la maman près de son enfant malade, pleure, le porte, mais toujours, elle choisit de lui sourire. C'est le sourire du Cœur de Dieu au cœur des hommes.

Ne ratons pas l'occasion de sourire !

Oui, prenez un métro, entrez dans une gare, dans une communauté un peu rébarbative, faite de personnes amères et aigries, souriez leur et vous gagnerez.

Je rends grâce à Dieu d'avoir un visage qui exprime plus facilement le sourire alors que quand j'étais petit, bien des larmes ont coulé. J'étais ce qu'on appelait en riant, un « braillard ». Le Seigneur en a décidé autrement et peut-être, du moins doué des quatre enfants à qui mes parents ont donné la vie, il a fait quelqu'un qui n'a pas ménagé ses sourires et qui en a tant reçus.

Enfant, adolescent, comment étiez-vous justement ? Qu'est-ce qui a fait que vous êtes devenu ce Père souriant ?

J'avais un tempérament plutôt priant, plutôt religieux. Quand maman disait le chapelet, je restais près d'elle. Il y avait une statue de la Vierge dans le fond du jardin et c'est moi qui la nettoyait. Mais je n'ai jamais vraiment aimé jouer ce jeu. Oui, j'allais à la messe tous les jours, j'aimais servir la messe, mais comme tout le monde. Ou plutôt, j'allais servir la messe pour échapper à la messe commune (*rires*). Mais à 14 ans, au mois d'octobre, la question m'est venue sans que je sache réellement pourquoi « Tiens plus tard, si tu faisais prêtre ? » Moi prêtre ? N'avais-je pas pensé plutôt devenir un jour ingénieur, ou même ambassadeur ? Parallèlement, il y avait eu ce Père qui avait écrit à sa

sœur et lui avait confié qu'il avait un enfant dans sa division, un petit André, pour lequel il lui avait demandé de prier, car pour lui, j'étais un enfant qui avait quelque chose, comme l'on aurait dit dans l'ancien temps, une sorte de vocation. Moi, à l'époque, je ne pensais à rien de tel, même s'il est vrai que je vivais intensément Dieu en moi.

J'étais interne. On rentrait à la maison toutes les trois semaines. Par courrier, j'ai dit à mes parents que je souhaitais leur parler de quelque chose. Toute notre vie était faite de lettres avec papa et maman. J'ai ici des lettres de maman qui sont des merveilles, je devrais d'ailleurs m'atteler à les imprimer non pour qu'on les lise, mais pour qu'on les sauve. C'est extraordinaire, elle ne savait pas faire cuire un œuf et avait cinq personnes à son service. C'était une personnalité. Elle devait être embêtante aussi, parce qu'elle était intelligente, très intelligente...

Après ma lettre, je rentre donc à la maison. Je vois que maman fait une drôle de tête : j'avais eu 2.2/20 en flamand. Je me suis dit que je n'allais pas parler de vocation dans un climat un peu hostile (*rires*). Mais j'avais eu un examen de mathématique. Tout n'était pas perdu. Finalement, je lui parle, puis elle en parle à papa, si bien que le soir, dans la grande bibliothèque familiale, celui-ci m'appelle et me dit : « Ta mère m'a dit que tu voulais entrer en pension chez les Jésuites. Je suis pas du tout contre, je serais très content d'avoir un fils prêtre, mais, tu sais, les jésuites sont des gens intelligents et travailleurs ! » Le message passe et la fois suivante, j'obtiens un 10/20 en flamand. Je m'en tire à bon compte !

Malgré mes efforts scolaires, mes parents trouvaient que j'étais trop jeune pour entrer chez les Jésuites. J'avais 16 ans.

De mon côté, j'étais sûr de ma vocation, le mystère d'un appel. Je priais beaucoup, mais il me restait tout de même un peu de temps pour jouer au tennis et flirter de loin avec les filles que je connaissais à peine ! J'étais tellement décidé dans la lumière de mon chemin, qu'au moment de faire la retraite dite de « vocation », je n'ai même pas demandé à voir le Père pour obtenir quelques conseils, et notamment pour lui parler de mes parents qui avaient des réticences à ce que j'entre si tôt. Durant cette retraite, j'ai passé la plupart de mon temps à jouer au bridge. Pour tout dire, je me fichais un peu de cette retraite. Entre deux parties de bridge, j'ai tout de même écrit une lettre à mes parents, lettre dont aujourd'hui je ne suis pas tellement fier. Dans les papiers de maman, elle existe encore.

Cette lettre a orienté les choses, mais enfin, disons qu'elle n'était pas la lettre d'un génie ! (*Description par le Père Roberti de l'accusé réception de la lettre par ses parents*) Papa et maman sont là... le matin, déjeuner pendant la guerre, quatre garçons en pension. Maman reçoit la lettre (*Père Roberti mime sa mère lisant la lettre*)... elle la passe à papa... (*silence*) Je crois que c'est maman qui dit : « Il faudrait demander conseil ! » Et papa de rajouter : « Pas à un jésuite ! » (*rires*) Il les aimait en fait beaucoup. « Ah, dit maman, je connais le Père Abbé de Mont César, téléphone-lui ! » Ce Père n'avait rien à faire et les reçoit. Mes parents lui disent : « Voilà. Nous sommes ennuyés, nous avons un beau garçon, on n'a rien à lui reprocher de grave, mais il veut absolument entrer au mois de septembre. » Le Père lit la lettre que j'avais écrite à mes parents et il leur dit : « S'il l'a écrite seul, il est mûr pour entrer ! »

Pour moi, quand je la lis, je ne souhaiterais pas qu'on l'imprime (*rires*). Non, mais cette lettre est vraie, même si je parlais d'une vie que je ne connaissais pas beaucoup. C'est vrai qu'à 16 ans, je ne savais rien de la vie, je n'étais pas sorti dans le monde, là où les jeunes d'aujourd'hui à 13-14 ans sortent déjà. Mais voilà, cette lettre fut décisive et Dieu a permis qu'elle le soit. Quand je l'ai écrite entre deux parties de bridge, Il était là...

Comment viviez-vous votre foi ?

J'étais très fervent, comme un amoureux. Au fond, je dis toujours que j'ai rencontré le Christ comme on rencontre une femme. Mais nous étions tout à fait en dehors de ce monde sexuel tel que nous le rencontrons aujourd'hui.

À 16 ans, c'est quand même quelque chose à laquelle on pense, non ? Cette vie qu'on s'apprête à vivre, avec ce futur que l'on sait d'avance sans femmes et sans enfants, n'est-ce pas une profonde séparation pour un adolescent qui prend conscience de ça ?

Oui. Mais l'amour de Jésus m'a tellement pris... J'étais dévoué, fervent.

(*silence*) Il y a quand même une chose qui m'a aidé : pendant la guerre, je n'ai jamais voulu danser alors que nos soldats étaient fait

prisonniers dans des camps ennemis. Mais je n'étais pas le seul. Tout le pays refusait de danser dans ces circonstances et cela m'a empêché de toucher une femme. Or, je crois que l'amour passe par le toucher.

Il fallait faire un choix à 16 ans ? L'amour à l'égard d'une femme ou l'amour à l'égard du Christ ? Mais pour vous aujourd'hui, ce choix reste-t-il tout aussi fondamental, ou est-ce qu'on peut considérer qu'un homme de foi aurait le droit d'aimer une femme tout en restant fidèle au Christ ?

Oui. Personnellement, je regrette de ne pas avoir aimé une femme dans ma vie. Les quelques-unes que j'évoque, c'étaient plutôt des princesses lointaines. Je n'ai jamais embrassé, je n'ai jamais touché une femme. Il y a ici des Africaines dans la maison où je vis qui sont ahuries de penser que je n'ai jamais vu une femme nue. Mais c'est impensable dans mon milieu, c'est comme si je disais à une carmélite : « Tu vas voir un homme nu ! ». Ce n'est pas possible. Je pense néanmoins que l'on devrait pouvoir connaître une telle expérience avant d'entrer dans les ordres. (*silence*)

Personnellement, j'ai eu une vocation extraordinaire, un don. Je pense que tout amour comme toute vocation ne se répète pas. C'est unique. Je ne me donne pas raison, mais je remercie Dieu de ne pas avoir eu ce don pour la danse. Maintenant, il est vrai que si mon neveu me demande l'autorisation d'entrer en pension à cet âge précoce, je lui dirais : « Pas question, tu entreras à 28 ans ! »

C'est donc l'expression d'un regret...

Oui, c'est vrai, parce que je trouve que dans la plénitude humaine, j'aurais dû connaître cette joie et cette souffrance de vivre l'amour avec une femme.

Est-ce quelque chose qui se vit en terme de choix ? Choisit-on vraiment ce qui va infléchir toute notre vie dans une direction parfois opposée à celle que nous voulions prendre ? C'est une passivité, mais comment penser cette passivité au-delà de toute aliénation, c'est-à-dire au-delà d'une condition d'emprisonnement et en faire au contraire

une condition de libération ? Je trouve qu'il y a quelque chose de profondément grand et humain dans ce que l'on va perdre dans sa vie pour trouver ce que l'on ne pouvait concevoir ou même imaginer avant cette perte...

C'est vrai. Ce n'est pas un échec, c'est un chemin...

Je n'aimerais pas employer le mot choix, parce que tout d'abord, il supposerait de penser « oui » ou « non » : Je prends ce chemin ou je ne le prends pas. Il y a eu un certain choix dans ma vie, et je trouve personnellement que celui-ci m'honore quand j'ai pris la décision de ne pas danser au moment même où mes compagnons se trouvaient en prison. C'était un certain choix. Et du fait de ce choix, j'ai manqué cette richesse, la richesse d'avoir une femme dans mes bras. Mais sur le moment, je n'y ai pas pensé. J'ai davantage pensé orienter ma vie vers un don total que de passer par cette expérience.

Ce don total, c'est sans aucun doute de l'amour, mais d'où vient-il chez vous ? Comment l'expliquer ? Peut-on d'ailleurs l'expliquer ?

À vrai dire, je me demande pourquoi il est chez moi. Je ne suis pas un homme intelligent au sens d'exceptionnel. Je ne suis pas Saint homme, j'ai des petites saintetés, des bonnes choses. Peut-être... (*long silence*)

Quand je regarde ma famille, il y a eu quand même beaucoup de souffrances. Papa et maman ont cinq enfants, mais leur dernier enfant, une petite fille, fait le choléra infantile. C'est extrêmement grave. Un médecin vient tous les jours pendant trois mois. Juste après cet épisode, maman tombe dans la rue. On croit à des crises d'épilepsie et elle est placée dans un hôpital psychiatrique. À cette époque, c'était le sort que l'on réservait aux épileptiques, déclarés malades mentaux. Maman passe des examens et l'on découvre finalement qu'elle a une tumeur au cerveau. La décision de se faire opérer est prise. L'opération se passe admirablement bien. C'était la première opération du genre jamais réalisée. Mais horreur : la plaie ne se referme pas ! Maman subit quatre trépanations sans que cela change quoi que ce soit. La plaie ne se referme toujours pas. À la suite de ces opérations, maman décide de partir à Lourdes. Dans ma famille, on y partait pour des fiançailles,

voyages de noces, mais pas pour les miracles ! Maman est une femme qui aime la vie. À Lourdes, elle loge dans un bon hôtel et fait quelques excursions, et elle va quand même tous les jours prier... Le séjour prend fin et elle décide de rentrer à la maison, et là, chose incroyable, la plaie s'est refermée !

Maman n'a pas été reconnue comme malade guéri à Lourdes, mais elle l'a pourtant été. Et pour moi, c'était important. J'avais 13 ans. Je me dis que cette guérison miraculeuse a peut-être joué un rôle dans ma vocation.

Que signifie ce que vous avez vécu ici en tant qu'enfant ?

C'est un amour qui passe par la souffrance. Ce n'est pas la souffrance comme telle, la souffrance est toujours mauvaise, mais c'est ce qui advient d'elle comme amour. Maman est opérée en 1932, j'ai 8 ans. Cette opération est très risquée et elle l'a offerte pour la pureté de ses garçons, pour qu'ils ne couchent pas avec des filles comme ça, pour qu'ils aient une tenue morale...

Quel rapport avec l'opération ?

Elle a offert son opération pour cette raison et je crois que c'est important. « Ayant aimé les siens, il les aima jusqu'au bout », et Jésus prend sa croix... Sa dernière opération a été offerte pour moi. C'était une opération moins risquée. J'avais 11 ans. Comme j'étais un peu paresseux et un peu menteur, elle avait décidé de me l'offrir. Avec cette mentalité, c'est vrai que l'on vivait en expiant par avance. Mais on ne m'a pas embêté avec ça...

Votre famille a eu son lot de souffrances, et apparemment elle a su faire naître l'amour de cette souffrance. Il y a beaucoup de souffrances dans ce monde, il y a aussi beaucoup de belles choses. Mais comment penser cette souffrance pour faire en sorte de lui donner un sens ? A ce niveau, il semble que l'on connaisse de graves difficultés aujourd'hui...

Je crois que tu as raison. J'ai un neveu qui vient de quitter sa femme et cinq enfants. Ils se sont vraiment aimés, mais une crise est née d'une fille qu'il a rencontrée. Sa mère dit que sa belle fille aurait dû accepter qu'il vive un peu l'équivoque de deux amours. Mais sa femme ne l'a pas accepté.

Que dire à votre neveu au nom de l'amour, de la différence, de l'autre...? Se sépare-t-on pour aller vers la vie ou se sépare-t-on à force de ne pas trouver un sens à notre vie ?

Il ne faut jamais regretter, il faut toujours aimer plus. (*silence*)

Maintenant, si ton couple cède, c'est comme ça, il faut l'accepter. Je ne sais pas changer cette situation... Mais tu dois quitter ta femme en le faisant bien, il faut continuer à se parler et de temps en temps même se revoir. Et tu feras en sorte également de ne pas être blessant pour elle. C'est toi qui part... Voilà ce que j'ai dit à mon neveu. Au fond, il est gentil avec sa femme que depuis qu'elle a accepté le divorce. Elle ne désire plus faire sa vie avec lui, mais elle ne désire pas non plus construire autre chose. Elle a cinq enfants. Quand le dernier sera parti, je crois qu'elle n'aura pas la possibilité de faire un nouveau couple. Lui rêve encore de faire un couple avec un autre type de femme. En rêvant à ce type de femme, il se trompe. Il rêve à une autre éducation que celle qu'il a reçue. Son drame, c'est qu'il doit accepter ce qu'il est. Maintenant, il court derrière cette fille qui court elle aussi, mais combien de temps cette course va-t-elle durer ? Le jour où mon neveu ne pourra plus courir, il faudra alors être avec lui, même si aujourd'hui je suis vraiment contre cette rupture...

Pourquoi êtes-vous contre ?

Cinq enfants... Et puis il n'est pas venu chercher conseil à ma porte, il est venu avoir raison. Maintenant, je dois découvrir comment être avec lui. Il m'a flanqué dehors il y a un an. C'est bon pour la santé ! Maintenant, il faudra cheminer. Dans l'ancien temps, on ne cheminait pas. On condamnait et l'on rejetait. Ce cheminement demande de l'humilité. Je reste très proche de sa femme. Je suis le seul. Tous les autres de la famille de mon neveu ont choisi la solution de facilité, ils

l'entourent lui et la condamnent elle. C'est ce qu'on appelle la fratrie ! Moi je ne suis pas là pour les condamner, je suis là pour aider. J'avais reçu un petit réveil ancien de maman, comme testament, je lui ai donné, car c'est le seul objet qui a pour moi de la valeur. J'aurais de la peine s'il me le renvoyait...

C'est difficile aujourd'hui d'être une personne d'Eglise face à ces difficultés et ces drames alors que ceux qui vivent ces situations ont tendance à ne plus considérer l'amour de Dieu pour guérir leurs maux. À cause de ça, avez-vous pensé un jour à vous séparer de l'Eglise ?

C'est évident que je ne pense pas du tout à me séparer de l'Eglise aujourd'hui, elle est ma foi depuis toujours. De même que je ne pense pas à me séparer de ma vocation de prêtre, de Jésuite, cette *séparation* n'aurait aujourd'hui aucun sens, ce n'est pas mon chemin. Mais à un certain moment de ma vie, j'aurais peut-être dû le faire, à une autre époque, à une autre étape de ma vie. On peut très bien comprendre un Luther qui a quitté l'Eglise pour défendre d'autres valeurs. Je trouve que l'Eglise n'a pas su se quitter elle-même. Si elle s'est opposée à Luther, ce n'est pas seulement parce qu'il défendait des doctrines différentes, mais c'est parce qu'elle-même n'était pas capable de rencontrer sa recherche à lui. Ne pouvant ni l'accepter ni la rencontrer, elle le condamna. Toute condamnation est mauvaise, même si l'on dira que c'est pour sauver. On ne sauve pas quelqu'un en condamnant.

Vous allez bientôt fêter vos 80 ans. Toute une vie consacrée aux autres, et je dirais à la vie. Et la mort ? Qu'avez-vous à nous enseigner là où pour beaucoup la mort est la séparation la plus radicale de l'existence, le néant absolu, l'angoisse suprême...?

En regardant ton histoire, tes parents, leur relation, ce que tu as connu, et moi ce que j'ai connu aussi, dans chaque histoire, on s'aperçoit que toute notre vie est quand même faite de *séparation*.

Accepter ou ne pas accepter. C'est un peu la question.

C'est vrai, aujourd'hui, je pense davantage à la mort. Je suis avec des Pères à qui l'on dit non : « C'est fini, il faut prier... » Qu'est-ce que

ça veut dire « prier » ? Pour moi prier, ça n'a pas d'autre sens que d'aimer, que de partager, que d'écouter, que de chercher.

Oui, nous nous approchons très mal de la mort et pourtant, elle est tout à coup, à côté de nous. Toute l'histoire de notre humanité devrait être mieux connue à travers l'histoire de la mort. La façon d'accepter la mort, de mourir, comment tous ces hommes qui depuis des millions d'années forment notre terre l'ont appréhendée. Là où il y a la vie, il y a la mort et donc, là aussi, où il y a la mort, il y a la vie.

Ils sont beaux ces textes de l'Évangile où Jésus nous dit au cœur même de la souffrance « que celui qui veut me suivre porte sa croix et me suive. » « Le grain de blé, s'il meurt, ne peut demeurer seul. C'est alors qu'il porte du fruit. » La mort est un fruit que l'on porte, que l'on partage, c'est un besoin que l'on a d'échanger. Peut-être est-ce assez étrange qu'au cœur d'une humanité tellement enrichie par ses inventions et toutes ses découvertes, nous soyons encore si pauvres pour parler de la mort et pour l'expliquer.

La mort fera toujours mal, car elle est *séparation*, elle est brisure, mais elle sera toujours belle car elle est faite pour la réunion, la réconciliation, la communion. Jésus a dit : « Je suis la mort. », mais aussi : « celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra. » Comme quoi la mort se situe bien ailleurs que dans des connaissances ou des processions, elle est finalement toujours relation à une personne. Croire que même à travers la mort, il y a la vie : « Même s'il meurt, il vivra. »

La mort est en même temps un signe d'espérance et une preuve d'amour. Retournons dans l'histoire de l'humanité et revoyons tous les signes d'espérance qu'à travers la mort, les hommes ont sculptés, creusés et réalisés. Si sur la tombe d'un ancêtre, on a mis de quoi vivre : des plats et des victuailles, c'est parce qu'au-delà de cette *séparation*, la vie continue et demeure. La mort ne peut être qu'un passage vers la vie, une éternité.

Ils sont heureux ceux qui le savent et qui y croient...

Comme il est dangereux de parler de la mort si facilement, alors que c'est tout le drame de notre humanité qui réside dans cette interrogation : Comment vivre au-delà de la mort ? Y a-t-il une vie au-delà de la mort ?

En nous aimant ici, en nous supportant, en tâchant de défendre toujours la valeur de l'espérance, nous sommes un signe. Tu vois,

finalement, ta question sur la mort est une question sur la vie. Je ne crois pas à la mort, parce que je crois à la vie. Jésus a dit : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. » Ce ne sont pas des affirmations qu'on lance à la tête de quelqu'un, mais peut-être est-ce un langage que l'on peut échanger à travers des cœurs à cœurs que la vie nous donne de partager.